



Gérard Cartier

Artifex mirabilis

Phares, balises & feux brefs
de Frédéric Jacques Temple
(Bruno Doucey, 2012)

Ce recueil reprend *Phares, balises & feux brefs*, paru en 2005 chez un petit éditeur (Proverbe) et aujourd'hui introuvable, que l'auteur a complété par un ensemble inédit, *Périples*. C'est bien de voyages dont il s'agit, au loin et à rebours. Frédéric Jacques Temple parcourt de mémoire la planète, à grandes enjambées (Algérie, Grèce, Brésil, Cuba, États-Unis, Grand Nord, etc.), ponctuant ses carnets de route de courts poèmes, comme autant d'instantanés. Il y a du Cendrars chez Temple, celui de *Kodak*, et il y a de l'Arawak. On y voit peu notre société ; ce qu'il nous donne à partager, c'est la terre encore sauvage, offerte aux cinq sens, livrée aux pulsions primitives, visitée par les dieux ancestraux – ou les figures de la dévotion chrétienne : celles, colorées et excessives, des cérémonies latines (« *Office des Ténèbres / des pénitents flagellés / sous la lune* ») – dieux de parole qui président aux passions.

On sent chez Frédéric Jacques Temple une jubilation à nommer la nature, à donner à chaque chose, pierres, plantes et êtres, son nom précis, avec une extraordinaire ampleur de vocabulaire, la désignant en latin à l'occasion (« *C'est un Littré à lui tout seul* » dit plaisamment Alain Borer dans sa préface). Rien de sec ni de pédant, au plaisir de la langue s'ajoute celui des sens. Son monde est, ici (ce n'est pas le cas de tous ses recueils), riche de couleurs, d'odeurs et de saveurs. S'il sait décrire le jardin de son enfance avec une sensualité qui nous font presque oublier celui de l'abbé Mouret, mieux qu'en Europe, il trouve sa terre d'élection sous les tropiques, parmi les plantes *pulpeuses*, les fleurs *extravagantes* et les oiseaux *sarcastiques*. Ce natif d'une terre plutôt austère est un luxurieux en paroles, une sorte de Cendrars créole :

Ouro Preto :
de ma fenêtre, je vois,
j'entends l'oiseau moqueur :
« Bem te vi ! Bem te vi ! »
me lance-t-il,
« Je te vois bien ! Je te vois bien ! »
Il me suit au pauvre tombeau
du petit estropié
artifex mirabilis
riche de gloire,
l'Aleijadinho
et son peuple de pierre
en cortège
à Bom Jesus de Congonhas,
miracle
jusqu'à la fin des temps.

Jacques Frédéric Temple est né en 1921. Il serait étonnant qu'il ne laisse pas échapper quelque chose du sentiment d'impermanence qui étreint tout homme, même beaucoup moins âgé. Mais, hormis à la dernière page (« ... *je m'insurge / maudis le fatal rendez-vous...* ») il se retient de toute effusion, préférant ne pas perdre de la vie « *la moindre goutte de son miel* ». Un petit poème dédié à Rimbaud définit peut-être, sinon son art poétique, du moins la posture de Temple lui-même :

Poésie, la belle imposture,
leurre pour piéger l'éternel.
Oui, je préfère l'aventure
à ce pathos sempiternel.

Cette poésie quasi intemporelle dans ses thèmes l'est aussi dans sa forme. Sa grammaire est fluide, la pensée coule, son mètre toujours court (le vers y va volontiers sur six pieds) vise à la musique et au sens. Pour l'illustrer, et pour le plaisir, un dernier poème – en l'honneur de Saint-Blaise :

À rebours

Le vingt et un de janvier
ultime jour où l'ombre
tombe en cendre sur la braise
je cingle vers la Saint-Blaise
et voiles toutes je mets
le cap sur le premier septembre :
traversée au long rebours
pour honorer la naissance.

1^{er} septembre 2002